

placé sous l'influence de Géla. Toutefois, c'est avec Syracuse et Camarine que se sont développés les rapports les plus étroits. Ainsi, le début de l'habitat historique de Castiglione semble coïncider avec celui de l'implantation syracusaine à Camarine. L'intérêt particulier du site de Castiglione di Ragusa réside dans le fait qu'il s'agit d'un des rares établissements indigènes de la région dont les nécropoles et l'habitat sont connus. Une mise à jour, par Giovanni Di Stefano, des phases de construction dans différentes parties de cet habitat, réalisée à la suite de recherches menées à plusieurs reprises entre 1977 et 2000, complète cet ouvrage qui constitue un bel exemple de récupération et de publication de données provenant de fouilles anciennes.

Frank VAN WONTERGHEM

Olivier DE CAZANOVE, Sophie FÉRET, Anna Maria CAVARELLI, avec la collaboration de Stéphane BOURDIN, Michael H. CRAWFORD & Martine DEWAILLY, *Civita di Tricarico II. Habitat et artisanat au centre du plateau*. Rome, École française de Rome, 2014. 1 vol., 262 p., nombr. ill. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 483). Prix : 50 €. ISBN 978-2-7283-1044-9.

Située au cœur de l'ancienne Lucanie, l'agglomération italique de Civita Tricarico (prov. de Matera) a été fouillée de 1988 à 2005 par l'équipe de Olivier de Cazanove, sous les auspices du Centre Jean Bérard de Naples, puis de l'École française de Rome. Objet de comptes rendus réguliers, l'exploration archéologique du site a débouché sur un premier rapport de synthèse paru en 2008. Cette publication – *Civita di Tricarico I* – qui réservait une large place aux fortifications et à deux maisons, dites D et E, avait déjà défini les lignes directrices de la topographie et de l'occupation : trois lignes défensives, l'acropole, une enceinte externe délimitant un plateau de 47 ha et un rempart « intermédiaire » réduisant l'espace à 29 ha ; quatre phases d'occupation, s'échelonnant du milieu du IV^e s. au début du I^{er} s. av. J.-C. La phase III, vers les années 220, coïncide avec l'édification de l'enceinte intermédiaire et amorce le déclin de l'établissement. Le présent volume s'attache plus particulièrement à un groupe de trois habitations, Q, M et I, fouillées à l'intérieur du rempart intermédiaire, de 1996 à 2002. Le bâtiment I, le plus récent, a reçu le nom de « maison aux moules », suite à la découverte d'un exceptionnel lot de terres cuites, en réalité un fonds d'atelier de coroplaste, constitué de moules et, en plus petite part, de tirages semi-finis. L'édition et l'analyse de ces découvertes prennent place dans un ensemble de chapitres qui, au total, permettent de croiser bien des problématiques liées à ce site et de suivre la réflexion des archéologues au rythme de leur progression sur le terrain. Données de fait, questions, interprétations, parallèles, discussions et synthèses progressives s'enchaînent avec une grande clarté au fil des exposés. Nous y avons trouvé une forme de pédagogie, rarement rencontrée dans des rapports de fouilles et témoignant d'une volonté de creuser les problèmes sans occulter ni les difficultés, ni les limites de toute interprétation. Le texte est assorti d'une illustration de premier ordre, en couleur pour l'essentiel, et l'ensemble est servi par une impeccable mise en page. Après une introduction replaçant l'exploration des trois bâtiments dans l'historique des fouilles (p. 1-6), O. de Cazanove revient sur la question du nom et du statut du site antique (p. 7-28). Sollicitant la toponymie, la cartographie ancienne et moderne ainsi que

l'épigraphie, ce premier chapitre explore diverses hypothèses en vue d'extraire Civita di Tricarico de l'anonymat dans lequel l'ont laissé les sources littéraires antiques. Un timbre sur tuile en osque *vhe.kar*, qui désignerait une *res publica Car(...)* ouvre une piste séduisante mais il faut bien conclure, provisoirement en tout cas, à l'incertitude. Si le débat reste donc ouvert, nous en retenons surtout qu'il soulève au passage de stimulantes questions sémantiques et institutionnelles à propos des *ignobilia oppida Lucanorum*, sites « sans renom et sans nom » et, en apparence, sans statut. Les trois chapitres suivants (p. 29-122), également dus à O. de Cazanove et incluant un appendice de S. Bourdin sur un manche de bronze (étrusque ?) à masque d'Achéloos (p. 85-89), forment le corps de la publication du bâti, découvert ici comme ailleurs sur le site, complètement arasé, avec les débris des murs et des toits de tuiles – les *crolli* – couvrant les sols d'occupation. Les trois maisons Q, M, I sont d'abord replacées dans leur contexte topographique et urbanistique, somme toute assez insolite pour qui est familier des plans en échiquier grecs et romains. Des photographies aériennes et d'importantes prospections électriques, réalisées entre 2007 et 2010 sur le site aujourd'hui couvert de prairies et de cultures, apportent un éclairage précieux. Elles confortent actuellement l'idée que l'habitat antique – du moins l'habitat en dur – ne se déployait pas au-delà du rempart intermédiaire et qu'entre celui-ci et l'acropole alternaient de manière assez libre des espaces non bâtis et des zones construites. Et l'on peut même parler de zone lotie si l'on considère la bande d'habitations le long de la « rue méridionale », dans laquelle s'insèrent les maisons D et E ainsi que les trois maisons étudiées ici. Toutes les constructions de ce secteur, mis à part un petit temple, s'échelonnent du côté nord de la rue qui, avec une série d'impasses perpendiculaires, dessine une voirie en dents de râteau. Les maisons, bâties sur un module à peu près carré de 11 m environ, s'alignent face au sud, le cas échéant sur deux, peut-être trois rangs. Elles relèvent du même type à *pastas* ou vestibule transversal, pourvu d'une large ouverture en portique vers l'extérieur, et donnant à l'arrière sur des pièces situées côte à côte. Devant la *pastas* s'étendait une avant-cour ou esplanade, de superficie souvent équivalente à la maison et qui, pour la plupart, furent dans un second temps occupées par une annexe au corps principal. Chronologiquement, les maisons Q et M se situent dans la première phase du lotissement (2^e moitié du IV^e s.). Leurs annexes correspondent à la phase IIa (fin IV^e – première moitié du siècle suivant). La construction de la « maison aux moules », édifiées à cheval sur les vestiges arasés – pour raison inconnue – de Q et M, se place vers le milieu du III^e s. ou peu avant (phase IIb), tout comme une maison S, qui n'a été que partiellement fouillée. Devant la « maison aux moules », détruite dès la seconde moitié du III^e s., un puits alimenté par une source et aménagé très tôt, encore avant Q et M, demeure en service tout au long de la vie de ce quartier et même au-delà, après les destructions de la seconde guerre punique, quand l'occupation se ramasse pour quelque temps sur l'acropole. L'étude des différents bâtiments passe systématiquement en revue les aspects planimétriques, fonctionnels et chronologiques. Le matériel associé, issu du décapage des couches et de sondages ponctuels en profondeur est présenté en parallèle, maison après maison et pièce par pièce. Deux dépliants hors texte complètent l'illustration : un relevé général des murs des trois bâtiments et leurs annexes, et un photomontage de la bande bâtie le long de la « rue méridionale ». Ces documents, précieux mais spartiates car dépourvus de toute indication, auraient pu être accompagnés d'un troi-

sième dépliant, correspondant à la fig. 28 dans le texte (p. 36) et présentant le plan des phases de cette bande bâtie avec l'identification des constructions, en somme un document de synthèse essentiel et indispensable pour une lecture suivie. La deuxième partie de ce *Tricarico II* est dédiée au catalogue de deux importants ensembles de matériel : les terres cuites de la « maison aux moules » (S. Féret et M. Dewailly, p. 123-194) et la céramique extraite du puits cité plus haut (A.M. Cavarelli, p. 195-212). En appendice, M. H. Crawford identifie les monnaies trouvées sur le site. Les terres cuites représentent des outils d'une production locale et intermittente, à usage funéraire. Mises au rebut avant la fin du III^e s., elles se composent de bijoux (9 moules et 64 positifs) et de statuettes (61 fragments de moules, renvoyant à des types courants en Italie du Sud, divinités, femmes drapées, acteurs, enfants, animaux...). Il s'agit d'une production nettement distincte de celle des deux fours de céramique domestique et de tuiles découverts par ailleurs sur le plateau. Des conclusions au volume, signées encore par O. de Cazanove, proposent une synthèse des acquis et problèmes touchant l'habitat et l'artisanat sur le site, et entrouvrent déjà le contenu de *Tricarico III*. Au total, un fort beau volume, bien mûri, qui fait attendre le suivant. Paul FONTAINE

Maurizio CANNATÀ, *La Colonia Latina di Vibo Valentia*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2013. 1 vol., XXVI-236 p., 34 fig., 31 pl. (ARCHAEOLOGICA, 171). Prix : 145,00 €. ISBN 978-88-7689-281-3.

Afin de compenser quelque peu la pénurie des sources écrites, M. Cannatà entame son étude de la colonie latine de *Vibo Valentia* – fondée en 192 av. J.-C. à l'endroit de la colonie locrienne *Hipponion* – par un recensement du matériel archéologique attribuable à l'époque de la déduction coloniale. Divers contextes archéologiques sont pris en considération. Tout d'abord, une nécropole explorée en 1977-1978 et en 1986-1987 à l'ouest de l'habitat, au lieu-dit Piercastello, en usage de la fin du IV^e siècle av. J.-C. jusqu'au I^{er} siècle ap. J.-C., et qui comptait principalement des tombes des III^e et II^e siècles. Ensuite quelques riches dépôts votifs de deux sanctuaires urbains de *Hipponion*, dont les débuts remontent à l'époque archaïque ; du réexamen du matériel de ces dépôts votifs, il semble que, contrairement à l'opinion généralement admise, la fréquentation de ces lieux de culte ne s'est pas brusquement arrêtée suite à la disparition d'*Hipponion*, mais s'est poursuivie aux III^e et II^e siècles av. J.-C. Par ailleurs, l'analyse stratigraphique des fouilles menées en 1987 d'un quartier urbain de *Vibo Valentia*, révèle différentes phases d'occupation, allant du IV^e siècle av. J.-C. aux II^e et III^e siècles ap. J.-C. La seconde partie de l'ouvrage consiste en un catalogue des différentes classes de matériel archéologique provenant de ces divers contextes, datables des III^e et II^e siècles av. J.-C., époque de fondation de *Vibo Valentia* : céramique à vernis noir, lampes, *unguentaria*, *alabastra*, céramique à parois fines, amphores, céramique commune, coroplastie, verres et métaux. Une importance particulière est accordée aux productions locales et aux importations de céramique à vernis noir. La troisième partie du livre, intitulée « la storia archeologica », retrace l'histoire mouvementée du sud de la péninsule italienne de la fin du IV^e au début du II^e s. av. J.-C. Pour l'histoire d'*Hipponion* / *Vibo Valentia*, la documentation archéologique jette une nouvelle lumière sur certains épisodes décisifs. Ainsi, et à titre d'exemple, une